



**HAL**  
open science

# Comprendre la formation des prix contemporains : les limites de l'analyse marxienne

Christian Barrère

## ► To cite this version:

Christian Barrère. Comprendre la formation des prix contemporains : les limites de l'analyse marxienne. J-C. Delaunay. Le capitalisme contemporain : des théorisations nouvelles ?, L'Harmattan, 2003, Recherches économiques François Perroux, 2747514404. ⟨hal-05335614⟩

**HAL Id: hal-05335614**

**<https://hal.science/hal-05335614v1>**

Submitted on 28 Oct 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

# Comprendre la formation des prix contemporains : les limites de l'analyse marxienne

Publié in Le capitalisme contemporain : des théorisations nouvelles ?, études coordonnées par J-C.Delaunay, L'Harmattan 2001, pp. 15-54.

Christian Barrère, laboratoire Ceras-EDJ, Université de Reims  
christian.barrere@univ-reims.fr

## 1- La formation des prix

Les prix ont un rôle central dans la régulation des économies marchandes. Ils ne peuvent cependant être seulement définis comme modes d'ajustement de grandeurs ou d'opérations économiques (l'offre et la demande, la production et la consommation, l'épargne et l'investissement,..). Ils constituent eux aussi des « faits sociaux globaux » ayant une dimension économique mais aussi de multiples autres dimensions sociales, y compris symboliques. L'économie politique constitue ainsi avant tout un système d'évaluation, projetant sur les biens mais aussi les activités productives humaines et les ressources naturelles et culturelles, un système de normalisation. Ce système organise les relations entre les biens et, indirectement, entre les droits des individus et groupes sur les ressources donc entre ceux-ci. Le système de prix est donc en même temps mode d'organisation des relations économiques, mode de régulation de ces relations et mode de répartition des ressources et richesses. Comprendre les mutations du capitalisme contemporain passe alors par la compréhension des changements qui interviennent dans les modalités de fixation des prix, et, au-delà, des modes d'évaluation-normalisation.

Le modèle walrasien et le modèle classico-marxien ont le mérite de dégager les deux principes élémentaires d'analyse des prix, *la détermination du prix dans l'échange (Walras)*, *la détermination du prix dans la production (Ricardo)*, chacun souffrant inversement de l'unilatéralité de son propos. Encore faut-il préciser que la théorie des prix ne saurait se limiter à celle de leur détermination. L'étude du processus de formation de ces mêmes prix importe au plus haut point. Il convient au préalable de préciser la notion de formation des prix en la distinguant de celle de détermination des prix.

Dans son analyse des prix, la tradition néoclassique nous propose une méthode bien établie fondée sur la dichotomie entre détermination des prix relatifs et détermination du niveau général des prix. Le modèle walrasien d'équilibre général permet de déterminer le système de prix d'équilibre (prix relatifs puisque prix en numéraire) tandis que la théorie quantitative de la monnaie donne le niveau général des prix. Un de ses inconvénients majeurs est cependant de rendre difficile le passage de la détermination des prix à l'explication de leur mode de formation. Le mode de formation demeure une boîte noire, puisque, l'on a d'un côté des prix relatifs, de l'autre un niveau général des prix, mais jamais directement des prix absolus, des prix monétaires. De même, la *formation* des prix relatifs demeure-t-elle une question peu explorée par Walras (elle est abordée sous l'angle de la réalisation de l'équilibre à travers la fiction du marché boursier géré par le célèbre commissaire-priseur ou crieur walrasien), ce qui n'a pas manqué d'entraîner les

débats bien connus aujourd'hui avec les théories du déséquilibre. Expliquer les prix demande d'expliquer et la détermination et la formation de ces prix.

### La détermination des prix

*L'étude de la détermination des prix* consiste à repérer les déterminants du prix qui permettront d'écrire  $p_i = f(D_{i1}, D_{i2}, D_{i3})$  et d'en tirer une relation entre variations des divers  $D_{i1}, D_{i2}, \dots$  (l'utilité du bien, celle de ses substituts, ...) et variation du prix, comme entre niveau des  $D_{i1}, D_{i2}, \dots$  et niveau du prix  $p_i$ . C'est aussi se demander si  $D_{i1}, D_{i2}, D_{i3}$  jouent indépendamment l'un de l'autre. Leurs actions s'ajoutent-elles simplement ? Jouent-elles à égalité, ou, au contraire, certains déterminants sont-ils principaux et d'autres secondaires, voire accessoires ?

Dans le modèle walrasien d'interdépendance généralisée, le prix  $p_i$  dépend de toutes les offres et demandes et tous ces facteurs jouent de façon strictement identique et homogène. Dans le modèle marxien au contraire, la construction du prix sur la base de la valeur, passage de l'essence (abstrait) au phénomène (concret synthèse de multiples déterminations) comprend des déterminations hétérogènes. La détermination essentielle (ou principale ou encore "en dernière instance") du prix est la valeur, c'est-à-dire la quantité de travail socialement nécessaire, le travail abstrait ; mais cette détermination marchande est enrichie parce que la marchandise est insérée dans la production et la circulation capitalistes. Interviennent alors des déterminations secondaires (ou spécifications, ce qui veut dire qu'elles trouvent en la détermination principale leurs conditions et plus précisément qu'elles correspondent aux formes de développement de la détermination principale), liées à la péréquation des taux de profit, qui transforment la valeur en prix de production. Le passage du prix de production au prix de marché est passage à la forme phénoménale, forme qui permet d'intégrer des déterminations contingentes (par exemple les fluctuations à très court terme de la demande). Nous avons ainsi un schéma du type :

détermination essentielle ==> détermination secondaire ==>  
déterminations contingentes ==> prix

schéma qui n'est évidemment pas de nature chronologique mais purement logique.

Les déterminants comprennent en général des *déterminants immédiats* (l'offre et la demande) et, au delà, des *déterminants fondamentaux* (l'utilité, la rareté, la production, la dépense, la répartition, le cycle, ...), déterminants qui comprennent d'un côté des grandeurs -micro ou macro économiques- (le niveau des coûts ou le montant de la dépense), de l'autre, des structures (types de marchés et d'entreprises, nature des coûts de production, formes de concurrence et formes d'accumulation, ...). Le rapport déterminants immédiats - déterminants fondamentaux est extrêmement complexe et variable selon la nature même de ces derniers.

La question de la détermination des prix peut être posée dans un cadre d'analyse statique, de statique comparative ou dynamique. Si l'on suppose que l'offre et la demande sont les déterminants du prix, la détermination en statique consiste à se donner leurs niveaux et en déduire les prix. Si  $D=D_0$ ,  $O=O_0$ , alors  $p=p_0=f(O_0, D_0)$ . En statique comparative, on comparera des niveaux de prix différents pour des valeurs différentes des déterminants; si en  $t_0$ ,  $D=D_0$ ,  $O=O_0$ ,  $p=p_0=f(O_0, D_0)$ , en  $t_1$ , avec  $D=D_1$ ,  $O=O_1$ , alors  $p=p_1=f(O_1, D_1) \neq p_0$ . En dynamique, il s'agit de savoir quel effet a sur le prix  $p_0$  une variation des déterminants ; par exemple, par quel chemin va-t-on de  $p_0$  à  $p_1$  quand on passe de  $D_0-O_0$  à  $D_1-O_1$  ? y a-t-il des niveaux intermédiaires de prix, quelle est la durée de l'ajustement, le chemin est-il unique, stable, ... ? Ces préoccupations de dynamique ouvrent sur le problème de la formation du prix .

### **La formation des prix**

*L'étude de la formation des prix* consiste à préciser les processus à travers lesquels se matérialisent les prix, donc à introduire les acteurs qui fixent ou influent sur les prix, leurs comportements et l'interaction de ces comportements, les révisions et changements qui interviennent, les étapes intermédiaires. Les prix se forment selon des procédures déterminées (par exemple, fixation du prix d'offre par le vendeur, puis intervention de la demande, enfin fixation d'un prix de marché) ; ces procédures sont de types divers : fixation par le marché, fixation administrative, ... Le résultat des procédures est la formation de prix qui ont des comportements définis, obéissent à une logique de mouvement (par exemple, ils seront plutôt flexibles ou au contraire plutôt rigides). L'étude de la formation des prix est donc plus large que celle de leur seule détermination. Celle-ci se limite à l'établissement d'une relation entre des variables déterminantes et le résultat, les prix, sans que les mécanismes de transmission ne soient élucidés. Ils constituent une boîte noire. L'étude de la formation des prix consiste à expliciter ces mécanismes concrets de constitution des prix, le mode d'action des déterminants. Elle est peu développée : la théorie walrasienne néglige la formation au profit de la seule détermination, en privilégiant l'étude de l'existence et de la stabilité de l'équilibre par rapport à celle de sa réalisation ; les monétaristes, eux, considèrent que les mécanismes de transmission monnaie-prix sont trop complexes pour l'état de nos connaissances et qu'il convient de se préoccuper avant tout des délais plutôt que des formes de transmission ; les sraffaïens renvoient aux circonstances historiques la détermination du partage salaire-profits mais ne se préoccupent pas de la formation des prix.

S'intéresser à la formation des prix implique d'ailleurs de raisonner sur des situations de déséquilibre en intégrant un temps au moins logique : comment les déséquilibres se résolvent-ils pour conduire (ou non) au prix d'équilibre ? Ce qui explique aussi que la théorie des prix de production, qui raisonne dans le cadre d'un équilibre de longue période, est désarmée devant cette même question (comment aboutit-on au prix normal et à l'égalisation des taux de profit ..?).

### 3 modèles de base de formation des prix

Nous avons fait allusion à la conception habituelle selon laquelle Ricardo et Walras fournissaient les deux grands principes alternatifs de détermination des prix, à partir d'un modèle de libre concurrence. Si cependant, nous nous intéressons à la formation des prix, l'opposition ne suffit plus, même si nous restons dans un cadre de libre concurrence.

Les néoclassiques utilisent en effet deux conceptions fort différentes du mécanisme de marché, la conception walrasienne du marché d'enchères, la conception d'Edgeworth des transactions marchandes.

- la conception walrasienne

La conception walrasienne a été la plus utilisée bien qu'elle se révèle incapable de permettre l'étude des situations transitoires de non équilibre. Elle a été utilisée car elle permet à la fois d'aboutir à un équilibre et de définir un prix **norme**, et un vecteur de prix relatifs normes. Ces performances ne sont que l'autre face, en positif, du négatif que représente l'impasse faite sur les situations hors équilibre. Le prix norme est, contrairement aux apparences, antérieur au processus d'échange parce que ce dernier ne fait que "révéler" la norme pré-existante. Les prix sont la synthèse entre raretés et préférences, et, à ce titre, des indicateurs de raretés relatives objectives. Les raretés sont de caractère techniconaturel (le spectre des technologies est donné et les dotations sont donc techniquement parfaitement définies). Apparemment, les préférences sont subjectives et seraient donc de caractère opposé, mais ces préférences sont aussi données, le fonctionnement du système n'ayant aucun effet sur elles (une politique de prix permettant de dégager des ressources pour financer de la publicité qui modifierait les préférences donc les courbes de demande est par exemple exclue du modèle). Elles sont elles aussi de caractère technique et non social. Les prix correspondent à la synthèse entre des évaluations techniques (ou naturelles) objectives et des "évaluations subjectives objectivement déterminées". Le cadre statique du modèle est évidemment condition de ce statut. L'on débouche bien sur l'idée de prix normes.

Comme le prix norme est antérieur au processus d'échange sur le marché, le chemin qui mène à l'équilibre n'a aucune importance. Dans ces conditions, le système est parfaitement déterminé et le modèle permet la statique comparative. La donnée des fonctions d'offre et de demande permet de déterminer les prix, le mécanisme d'ajustement est neutre, le résultat unique et indépendant du chemin parcouru, du hasard des échanges.

Les débats soulevés par les théoriciens du déséquilibre et de l'information (notamment avec Clower et Leionhufvud) ont montré que ce modèle ne pouvait éclairer que le fonctionnement statique de marchés d'enchères parfaitement centralisés et dans lesquels des mécanismes organisationnels (le commissaire-priseur) assurent la fourniture d'une information parfaite, gratuite et instantanée.

- la conception d'Edgeworth

Les prix résultent de la succession de transactions entre individus (et éventuellement intermédiaires), transactions donnant lieu à marchandages, à prix différenciés selon le bargaining power des co-contractants, et à transferts réels de biens avant d'avoir obtenu ce qui ressemblerait à des prix d'équilibre. Le résultat n'est plus prédéterminé, les normes a priori disparaissent, la

formation des prix ne s'efface plus derrière leur détermination. Le processus de formation, le cheminement opéré par la mise en confrontation des offreurs et demandeurs ont un rôle central. Bien entendu, il n'est plus possible de comparer simplement deux situations différentes de statique comparative puisque, selon les processus d'ajustement, chaque situation peut aboutir à des résultats différenciés. Ce modèle inspire aujourd'hui les (encore) rares analyses de la formation des prix en concurrence imparfaite.

Nous nous trouvons de ce fait en face de trois grands modèles de base de formation des prix, deux fondés sur l'idée de prix norme, le modèle classico-marxien et le modèle walrasien, modèles qui enlèvent toute épaisseur au processus de formation des prix en en faisant un processus de révélation des normes sous-jacentes, le dernier au contraire qui élimine de fait l'idée de prix norme et restitue au processus de formation toute sa complexité. On comprend aussi la possibilité marshallienne d'une synthèse entre les deux conceptions normatives du prix du fait de leur socle méthodologique commun au-delà de l'opposition de la détermination par le coût de production et par l'échange marchand. On comprend enfin la logique keynésienne de dépassement de cette synthèse pour l'établir au niveau du fonctionnement macro-économique, en combinant l'idée classique du prix naturel et la logique de la confrontation sur le marché du prix de l'offre globale et du prix de la demande globale .

modèle du prix naturel	modèle de l'échange concurrentiel	modèle des transactions
prix-norme antérieur au marché	prix-norme antérieur au processus d'échange	prix fixé dans le processus de marchandage
coût de production, valeur	synthèse rareté-utilité	avec déterminants antérieurs, contraintes

### **Quelques faits stylisés et quelques enjeux basiques**

L'analyse de la formation des prix doit nous permettre de comprendre celle-ci dans la société contemporaine et d'éclairer ainsi les enjeux sociaux de leur formation, enjeux d'efficacité mais aussi de répartition, la position de chacun dans la société, via sa position dans la concurrence pour le partage de la richesse sociale créée, découlant de son pouvoir d'achat réel donc de ses revenus relatifs (salaires, profits,...) et des prix relatifs des biens. L'approche classico-marxienne se refuse à expliquer les prix par l'échange et les revenus par les productivités marginales des facteurs puisque celles-ci dépendent elles-mêmes des prix. Expliquer les prix par une offre et une demande qui dépendent des prix enferme dans une circularité que les walrassiens revendiquent (c'est le principe de l'équilibre général) mais que Ricardo et Marx cherchent à briser en sortant du marché pour ancrer les prix dans la dépense de travail. Or de multiples faits attestent de la difficulté à appliquer facilement aux marchandises contemporaines les théories d'inspiration classique faisant du prix des biens,

1

C.Barrère, Hypothèses keynésiennes et dynamique des prix. In Keynes aujourd'hui, Economica 1985, pp. 393-412.

via éventuellement de multiples médiations, des formes des dépenses de travail productif. Comment expliquer le prix, de l'ordre d'un millier de francs, de logiciels comme Windows Millennium ou Microsoft Office 2000, alors que le coût de fabrication de leur support physique (un CD-rom) est de l'ordre de quelques francs et que le coût individuel des dépenses de conception est pour le moins aléatoire ? Peut-on expliquer les revenus relatifs par la comparaison de coûts de production des forces de travail correspondantes : le prix relatif de l'heure de médecin par rapport à celle de conseiller fiscal ou de plombier renvoie-t-elle à des dépenses productives identifiables ? En quoi la théorie de la valeur-travail justifie-t-elle que le salaire d'un pilote de Boeing soit dix fois plus élevé que celui d'un conducteur d'autocar ? que le salaire d'un professeur d'Université soit le double de celui d'un maître de conférences ? Comment définir un niveau normal de taux de profit ou de taux d'intérêt ?

Nombre de marxistes se sont ingéniés à faire appel à de multiples facteurs ou contre-tendances qui viendraient compliquer l'action de la « loi de la valeur » sans la remettre en cause et justifier les « divergences » existant entre valeurs et prix. Mais le problème n'est pas de prouver que la formation des prix contemporains peut être compatible avec telle ou telle théorie, quitte à l'amender, il est d'avoir une théorie qui soit productrice d'effets de connaissance, c-a-d qui explique la formation des prix sans recourir à une multitude d'arguments ad hoc, et sans que l'essentiel de l'explication ne réside dans cette argumentation ad hoc. Faute de quoi l'on aboutit à une coupure entre domaine de l'essence et de l'apparence, entre ésotérique et exotérique, qui fait que l'ésotérique le devient vraiment et se transforme en explication magique, n'étant plus relié au réel apparent par aucune trace logique. Il s'agit donc de savoir si les modèles de détermination des prix fondés sur l'approche classico-marxienne sont capables d'engendrer des modèles de formation des prix contemporains.

On s'intéressera ici à leur version marxienne parce que, compte tenu du souci marxien d'analyser les crises et la dynamique du capitalisme, elle paraît a priori la plus à même de déboucher sur l'étude des *processus* de formation des prix.

### **Les limites de l'analyse marxienne**

L'intérêt de principe de l'approche marxienne pour une théorie de la formation des prix est double. En premier lieu, Marx met en évidence le contenu social des catégories économiques, traque l'exploitation et la domination derrière les égalités apparentes de l'échange et du marché. En second lieu, il lie marché et production, déterminants de l'échange et déterminants de la production.

Cependant, la réponse marxienne ne sera pas à la hauteur des questions. La théorie des prix se réduira à une théorie de la valeur-travail inscrite dans un paradigme productionniste, voire énergétiste, correspondant à une phase particulière de la production capitaliste, celle de la production de marchandises banales et homogènes par de la force de travail non qualifiée dont on utilise essentiellement l'énergie physique. Paradigme qui correspond à la vision physique énergétiste de la production propre au 19<sup>e</sup> siècle. Plus précisément, nous nous efforcerons de montrer que les apories de l'analyse marxienne de la formation des prix dans une économie de production à base technologique et informationnelle comme la nôtre résultent de l'incomplétude de la théorie marxienne de la marchandise et notamment de sa sous-estimation du pôle valeur d'usage par rapport au pôle valeur. Cette sous-estimation facilite

ensuite le glissement d'une théorie de la marchandise à une théorie de la valeur-travail et la régression de l'analyse marxienne dans un sens ricardien, le tout étant surdéterminé par des raisons politiques, la volonté de Marx de limiter la rivalité des intérêts au seul domaine de la production (l'exploitation de la force de travail) pour pouvoir penser la suppression de la propriété privée des moyens de production comme condition nécessaire mais surtout suffisante de l'émancipation humaine et du paradis socialiste.

Le résultat est une contradiction entre les prémisses de la théorie de la marchandise et la théorie de la valeur-travail chargée d'expliquer la détermination des prix. La théorie de la marchandise, qui conserve à notre sens une grande valeur comme opérateur d'analyse critique des formes marchandes, y compris pour l'étude des formes marchandes contemporaines, s'organise pour préciser les déterminations sociales du travail autour de la notion de double caractère du travail. Ce couple caractère utile du travail (exercice concret d'une force de travail aboutissant à la fabrication d'objets utiles) caractère abstrait (dépense de force de travail indifférenciée, "abstraite" de ses caractéristiques concrètes) conduit au double caractère de la marchandise, unité de valeur d'usage (effet du caractère utile du travail) et de valeur (effet du caractère abstrait du travail). A ce couple travail utile – travail abstrait est relié un autre couple, le couple caractère privé caractère social du travail. Le travail n'est immédiatement que travail privé, exercé par des personnes privées. Se pose la question de la socialisation de ce travail à travers celle de son résultat. Il y a une socialisation implicite de ce travail, cad que, bien qu'exercé dans un cadre privé, ce travail n'est pas indépendant des autres travaux, il s'inscrit dans une division du travail "spontanée", il utilise des matières premières produites par d'autres, des procédés de production sociaux,.. Mais, il n'y a pas de socialisation explicite *immédiate*, au contraire cette socialisation demande une médiation définie. En tant que travaux privés les dépenses de travail sont différentes et inégales, elles ne peuvent devenir travaux égaux qu'en tant que fractions de la dépense sociale de travail nécessaire à la reproduction de la société. La médiation est celle du travail abstrait ; le travail privé devient travail social en passant par la forme de travail abstrait ; le produit du travail devient marchandise, objet social consacré par le marché, en devenant expression d'une dépense de travail, en devenant valeur .

Ainsi, le travail privé devient travail social (explicitement social) parce que le travail utile se révèle être aussi un travail abstrait, est reconnu comme travail abstrait ou mieux est érigé au rang de travail abstrait (reconnu au sens où l'on "reconnaît" français une personne naturalisée, où l'on reconnaît chrétien un baptisé).

## Schémas 2

---

2

"ce qui n'est vrai que pour cette forme de production particulière, la production marchande, à savoir : que le caractère social des travaux les plus divers consiste dans leur égalité comme travail humain, et que ce caractère social spécifique revêt une forme objective, la forme valeur des produits du travail". Le Capital, livre 1, Editions Sociales, 1968, tome 1, ch. 1, p. 86.

Marx insiste sur les notions de travail abstrait, de travail privé et de travail social, mais dit bien peu de choses du travail utile. Or, si la marchandise est *unité* de valeur et de valeur d'usage, si le travail est unité d'un aspect utile et d'un aspect abstrait, ne peut-on oublier le travail utile et ne peut-on préciser les autres pôles des contradictions indépendamment de la définition du travail utile et de la valeur d'usage (l'unité de la contradiction étant toujours préalable à sa dissociation en pôles opposés). Il n'y a pas plus de valeur sans valeur d'usage qu'il ne peut y avoir de caractère abstrait du travail sans que le même travail ait aussi un caractère utile. Une dépense de travail inutile pour la société ne forme pas de marchandise et ne constitue nullement un travail « socialement nécessaire ». La consécration du travail particulier comme travail abstrait qui est réalisée par le mécanisme même de l'échange marchand implique que, dans cet échange, soit établi simultanément le caractère utile de la dépense de travail. Le caractère marchand du travail concerne et la valeur et la valeur d'usage, et c'est l'organisation de ce rapport qui fait la spécificité du mode marchand de définition et de socialisation du travail. Alors que dans d'autres sociétés l'intégration au travail social est directe et a priori la société marchande ne reconnaît qu'a posteriori la participation à la force de travail sociale, à la production sociale et pour une part déterminée (ou au contraire exclut ce travail de la dépense socialement nécessaire).

Si la théorie de la marchandise donne un rôle au caractère utile du travail, et en fait une condition de sa socialisation, la théorie de la valeur-travail abandonne pratiquement toute considération relative à ce caractère et donc à la valeur d'usage. De ce fait, le marché prend un aspect très superficiel. Le prix doit s'aligner sur la norme issue de la production par suite de la concurrence entre les producteurs, de la concurrence marchande. Si l'on produit un bien en deux heures et un autre en quatre, le taux d'échange, le prix de marché de l'un en l'autre, tournera autour de deux (pour les classiques le prix de marché gravitera autour du prix naturel de deux). Nous avons donc désormais une *norme*. La

---

3

"L'égalité de travaux qui diffèrent toto coelo les uns des autres ne peut consister que dans une abstraction de leur inégalité réelle, que dans la réduction à leur caractère commun de dépense de force humaine, de travail humain en général, et c'est l'échange seul qui opère cette réduction en mettant en présence les uns des autres sur un pied d'égalité les produits des travaux les plus divers.. Lorsque les producteurs mettent en présence et en rapport les produits de leur travail à titre de valeurs, ce n'est pas qu'ils voient en eux une simple enveloppe sous laquelle est caché un travail humain identique ; tout au contraire : en réputant égaux dans l'échange leurs produits différents, ils établissent par le fait que leurs différents travaux sont égaux". Le Capital, livre 1. Editions Sociales, 1968, tome 1. ch. 1. p. 86

4

chacun participe au travail familial dans les sociétés à production domestique, l'exclusion, si exclusion il y a, est faite par un processus non économique, explicite, a priori (par exemple l'exclusion du groupe pour avoir enfreint les tabous,..). Le travail est utile a priori parce qu'il se conforme aux règles coutumières et résulte d'une « allocation » effectuée dans le cadre familial en réponse à des besoins clairement identifiés (l'homme doit chasser pour procurer la nourriture, la femme doit élever les enfants,..). Il convient d'ajouter que la notion de travail utilisée pour décrire ces activités est douteuse car elle ne renvoie pas à la caractérisation d'une activité productive comme travail, caractérisation qui n'est propre qu'à certaines sociétés.

5

On sait que dans les Notes relatives au traité d'économie politique d'A. Wagner Marx revient sur la définition de la marchandise en clarifiant sa distinction entre valeur et valeur d'échange, les deux termes étant quasiment employés comme synonymes dans Le Capital. Il doit donc faire une place à la valeur d'usage puisqu'il y établit que la valeur d'échange est forme de manifestation du pôle valeur de la marchandise dans une valeur d'usage et compte tenu de ce qu'elle possède aussi un second pôle, celui de valeur d'usage. Cf Notes marginales pour le Traité d'économie politique d'Adolphe Wagner, publiées en annexes du livre 1 du Capital : Le Capital, livre 1, Editions Sociales, 1968, tome 3, p. 241.

rivalité marchande est régulée par l'intervention d'un déterminisme issu de la sphère productive (en ce sens effectivement la loi de la valeur est régulatrice), même s'il ne s'agit que d'une détermination en dernière instance. Le marchandage n'a plus de contenu réel, le mécanisme marchand d'échange perd tout efficace. C'est l'idée d'échange d'équivalents.

De ce point de vue, l'on peut rapprocher l'analyse de Marx du discours dominant de l'économie politique et constater qu'elle ne se distingue guère de celle de la plupart des autres économistes. L'économie politique est une tentative de fonder des normes pour "réguler" les conflits, c'est-à-dire la divergence, la rivalité des intérêts, de trouver des lois économiques (ou naturelles) de la répartition. La théorie néoclassique donne des normes, établies par l'échange, fondées sur la synthèse entre préférences individuelles et rareté. La théorie classique aussi donne des normes : le prix se fonde sur le coût de production, le salaire sur le coût de reproduction de la force de travail. Marx s'inscrit dans le même cadre ; la seule différence est qu'il veut, sur la base de ces normes, montrer l'accaparement que permettent les rapports de propriété : le prix est normal, la valeur de la force de travail aussi, la quantité de surplus aussi, mais elle est privatisée au lieu d'être socialisée. Donc toute l'opposition se concentre sur la quantité de travail fournie et celle accaparée, et se vit dans la sphère de la production.

Cette analyse qui peut convenir à un capitalisme classique de production de marchandises simples à partir d'énergie matérielle et humaine, qui tend à réduire la force de travail à une marchandise et les dépenses de travail à des dépenses techniquement nécessaires de travail élémentaire, est radicalement insuffisante pour aujourd'hui, en faisant l'impasse sur les systèmes d'évaluation et de normalisation.

Certes, Marx ne nous propose pas de théorie de la formation des prix puisque l'étude de la concurrence et des rapports de marché est renvoyée à la suite des trois premiers Livres du Capital. Il insiste, comme les classiques, sur leur détermination. Son analyse part du prix du marché, l'explique par le prix normal (ou régulateur) défini comme prix de production et lui-même forme développée, en mode de production capitaliste, de la valeur. La détermination principale est la transformation en travail abstrait du travail concret nécessaire à la production de la marchandise. La détermination secondaire est la transformation de la marchandise individuelle en fraction du capitalmarchandise et conduit à la transformation de la valeur en prix de production. Les déterminations contingentes intègrent les fluctuations erratiques des rapports offre-demande et font passer du prix de production au prix de marché. Cette analyse ne peut cependant, à notre sens, permettre de comprendre la formation des prix. C'est ce que nous nous efforcerons de montrer maintenant en suivant Marx, qui, commence par supposer que les prix effectifs se forment sur la base de la

---

6

Le principal discours « déviant » est celui des mercantilistes parce que l'analyse mercantiliste est avant tout une théorie de la rivalité, refusant toute idée de juste prix ou de juste répartition. La théorie classique ferraillera contre elle pour établir que la coopération marchande, permettant à tous de s'enrichir, permet aussi, grâce à la libre concurrence (au besoin aidée par la force de la sympathie smithienne) d'imposer des normes de répartition. Cf. C.Barrère La rivalité : discours de la paix et discours de la guerre ; une confrontation du discours de l'économie politique et des discours exhumés par Foucault. Revue de philosophie économique. 2001.

7

Tout ceci est volontairement simplifié pour aller à l'essentiel et fait l'impasse sur toute une série de difficultés théoriques présentes dans les constructions étudiées.

valeur et non du prix de production, et s'intéresse donc à la détermination du prix normal expression de la valeur. Nous procédons ainsi, non par souci de « fidélité » à l'analyse marxienne, mais parce que c'est dans le caractère général du rapport marchand que gît la racine de la difficulté que Marx esquivera en se concentrant sur la circulation des capitaux-marchandises.

## 2 La formation des prix en économie marchande

Nous pensons qu'il convient de prendre en compte une distinction implicite de Marx, rarement explicitée par la suite, entre marchandise par effet de circulation et marchandise par effet de production. Dans le premier cas les « biens » deviennent marchandises parce qu'ils sont insérés dans des rapports de circulation marchande, dans le second ils sont produits comme marchandises, de sorte que les déterminations sociales du travail en cause diffèrent dans les deux cas.

### Les marchandises par effet de circulation

Des marchandises le sont par pur effet de *circulation*, cad qu'elles ne résultent pas d'une production au moyen de travail qu'on puisse qualifier de travail abstrait ; par exemple des biens ne provenant pas d'une production à proprement parler (la vente d'un terrain, d'une oeuvre d'art,..) ou d'un travail productif (l'or des temples Incas pillé par les Conquistadors). Ces biens ont une valeur d'usage et une valeur d'échange (et non une valeur) ; c'est le marché qui établit dans l'échange cette valeur d'échange. Le bien est transformé en marchandise, est échangé comme marchandise (à travers sa transformation en argent, il devient par l'échange et comme bien échangeable seulement, équivalent à toutes les autres marchandises). C'est le processus que les mercantilistes vont analyser et qui marque la naissance de l'économie politique puisqu'il marque la généralisation de la forme valeur d'échange.

Entre les marchandises par effet de circulation s'établit un certain taux d'échange ; taux d'échange entre la marchandise et la monnaie, qui s'appellera un prix, taux d'échange entre marchandises par l'intermédiaire de la monnaie, un prix relatif. Nous sommes en présence d'un échange marchand (et non d'une circulation marchande encore moins d'une production marchande ou capitaliste). La production n'est pas organisée sur un mode marchand, pour le marché, la répartition des produits n'est pas nécessairement de façon dominante une répartition marchande (c'est le cas des échanges internationaux dans la phase d'accumulation primitive). Les taux d'échange sont principalement des rapports entre quantités de valeurs d'usage, par l'intermédiaire de la monnaie, qui apparaît comme valeur d'usage particulière (bien rare, précieux, stockable, donc incarnant une certaine richesse). Les marchandises sont des formes de la richesse, c'est "le domaine des richesses" des mercantilistes . La monnaie a de ce fait un double aspect, elle est forme de la richesse et droit sur la richesse. En s'échangeant contre de la monnaie, la marchandise donne droit à prélever une autre partie de la richesse sociale appartenant à la sphère de l'échange marchand.

Le point essentiel, issu de l'analyse théorique de la marchandise et conforté par l'analyse historique, est qu'il n'y a aucune norme permettant de fonder les taux d'échange entre des formes hétérogènes de richesse (de l'or contre des épices, des droits politiques, de la terre, des esclaves, des femmes...). Dans les « pores » marchands de la société féodale comme dans la période d'accumulation primitive du capitalisme et d'extension progressive du domaine de la marchandise, le "marchandage" est fondamental, ce qui explique d'ailleurs l'importance des intermédiaires (les marchands) qui joueront des différences entre taux d'échange, de la nonhomogénéité des prix, et ce qui explique leurs énormes profits (confer Dobb). La situation des marchés (internes et internationaux) du Moyen Age est, de ce point de vue, extrêmement intéressante en montrant le rôle essentiel du mécanisme de l'échange marchand dans la détermination même du prix. Il révèle que le marché est lieu d'affrontement entre acheteur et vendeur, que le dénouement dépend du rapport de force (force de la contrainte à l'achat ou à la vente la récolte doit être réalisée car on ne peut stocker sans pertes, la matière première doit être achetée pour que la production continue, alors que le marchand "a le temps", importance de la connaissance des autres prix et de la situation des autres marchés problème des caractères asymétriques de l'information, ...), que la rivalité est inéliminable.

On constate aussi que la rivalité qui marque le rapport offre-demande existe aussi entre les acheteurs, entre les vendeurs, et entre les intermédiaires. Ces derniers vont s'autoorganiser pour pouvoir exacerber la rivalité de leurs clients (fournisseurs et acheteurs) afin d'en profiter, et, au contraire, limiter les effets de leur rivalités internes : ce sont les associations de marchands, les guildes, les réglementations internes, les normes de comportement (le respect de la parole donnée entre marchands) qui développent des formes de collusion, de monopole, de coopération. La rivalité interne éclate néanmoins périodiquement (quand le profit de la noncollusion dépasse subitement celui de la collusion, un marchand a obtenu une position de force nouvelle...), débouchant sur des affrontements ou sur des renégociations (confer les relations intergangs dans lesquelles les accords de partage des "zones" sont instables car il n'y a pas d'évaluation possible de normes, que vaut telle zone par rapport à telle autre quand telle donnée externe change ? ..). Tous ces problèmes sont congénitaux à l'échange de marchandises qui ne se socialisent que dans l'échange marchand.

### **Les marchandises par effet de production**

Des marchandises le sont par effet de circulation mais aussi de production. L'échange marchand s'accompagne d'une production marchande (et pas encore capitaliste). Elles sont produites comme marchandises, par du travail qu'on peut cataloguer comme travail abstrait, elles ont une valeur d'échange et cette valeur d'échange a pour base une valeur, expression d'une dépense de travail abstrait, général, de force de travail indifférenciée. La production a alors un rôle essentiel dans la détermination de la valeur, rôle qui, pour Marx, ne fera que s'accroître dans la production capitaliste et qui le conduira à l'idée que le marché tend à disparaître comme déterminant de la valeur d'échange, du prix.

---

9

M.Dobb. Etudes sur le développement historique du capitalisme. Traduction française. Maspéro. Paris. 1969

Pour préciser cela, il faut distinguer production marchande simple et production capitaliste.

Marx met en avant la loi de la valeur pour traiter de la production marchande simple. Les marchandises ont un prix fixé d'après leur valeur, cad la quantité de travail socialement nécessaire à leur production. Si on produit un bien en deux heures et un autre en quatre, le taux d'échange, le prix de marché de l'un en l'autre, tournera autour de deux (pour les classiques le prix de marché gravitera autour du prix naturel de deux). Nous avons donc désormais une norme. La rivalité est régulée par l'intervention d'un déterminisme issu de la sphère productive (en ce sens effectivement la loi de la valeur est régulatrice). Le marchandage n'a plus de contenu réel, le mécanisme marchand d'échange perd toute efficacité. C'est l'idée d'échange d'équivalents. Le marché a un aspect très superficiel et une théorie de la formation des prix devient l'annexe de la théorie de leur détermination par les coûts de production. Le prix doit s'aligner sur la norme issue de la production par suite de la concurrence entre les producteurs, de la concurrence marchande. L'idée paraît séduisante : si le coût de production est de 100, un producteur peut essayer de vendre 120 et gruger les acheteurs, mais l'existence d'un marché de concurrence conduit le prix à s'aligner sur la norme de coût sous peine d'être éliminé du marché.

Peuton cependant raisonner sur la base d'un marché constitué d'individus totalement soumis à la contrainte concurrentielle ? Toujours en restant en production marchande, éliminons totalement les phénomènes de marchandage de l'échange marchand ?

Pour répondre, il faut utiliser ce que Marx dit de la socialisation du travail. Les travaux candidats à la socialisation ne sont que des travaux concrets, particuliers, hétérogènes ; leur transformation en travail social suppose une homogénéisation qui passe par un taux de conversion, d'intégration. Il y a une division sociale du travail s'exprimant par la production de marchandises, de biens ayant une valeur d'usage et une valeur d'échange. La société dispose d'une force de travail sociale *potentielle* ; elle a pour base des forces de travail individuelles puisque les individus sont libres et autonomes. La force de travail *réelle* se distingue de cette force potentielle (les chômeurs,...). Chaque force de travail postule à son intégration à la force de travail sociale, processus qui a deux aspects :

la force de travail est candidate au travail, à la mise en oeuvre de sa capacité productive ; on cherche du travail cad on cherche à exercer son aptitude au travail

la force de travail présente à la société la candidature de son effet, de son produit, à l'insertion dans les usages reconnus socialement utiles de la force de travail sociale. Il ne suffit pas de travailler, de "suer", il faut que cela soit considéré comme nécessaire à la reproduction sociale, que le produit soit consacré comme valeur d'usage sociale. L'intégration ne se fait pas uniquement par un processus d'acceptation ou de refus mais par la détermination d'un *taux* d'intégration, de conversion du travail particulier en travail social, qui peut varier et prendre la valeur zéro.

Marx en tient compte à propos de la question de la complexité du travail, la réduction de travail complexe en travail simple. Le taux de conversion n'a pas de déterminant strictement productif, il n'y a pas de régulation immédiate par le temps de travail. Le taux de conversion est un taux social, pas strictement économique et certainement pas "technique". Quel déterminisme productif fixerait le rapport entre quarante heures de travail de médecin et quarante

heures de travail de pharmacien, de boucher, d'agriculteur, de vigneron,.. ? Bien entendu, il y a des forces de rappel (les choix de carrière) mais tout cela se situe au sein d'un processus global social (avec des déterminations faisant appel à des dimensions non économiques, symboliques et même inconscientes).

Dans ce processus social de concurrence pour l'estimation de la valeur sociale de son travail, les rapports de force, les manoeuvres, les collusions, .. interviennent, c'est tout le problème de la répartition. Il faut alors convenir qu'il *n'y a pas de norme absolue préalable au marché* car ce dernier est le lieu d'un affrontement et d'un affrontement double. Le premier est un affrontement entre vendeurs et acheteurs, affrontement pour déterminer le taux d'équivalence entre travaux concrets incorporés dans les marchandises offertes et travail abstrait représenté par la monnaie . Le second est affrontement entre producteurs (puis entre capitaux dans la production capitaliste) pour le partage du profit global ainsi formé. Si l'on intègre à la concurrence ce double affrontement sur le marché, il faut ré-intégrer le marché dans l'analyse.

### **Le rôle du marché dans la détermination de la valeur et du prix**

Deux problèmes se posent donc : celui de la validité de la théorie de la détermination du prix ; celui du processus par lequel cette détermination se révèle, c'est-à-dire le problème de la formation proprement dite du prix. Bien entendu, les deux ne sont pas indépendants, le statut du marché dans la détermination devant être compatible avec le rôle qui lui est assigné dans la formation du prix.

Les rapports offre-demande sur le marché n'expliquent, pour Marx, que les fluctuations des prix autour des prix moyens correspondants à la valeur (plus tard aux prix de production) et qu'il nomme prix régulateurs (rapprochés du natural price de Ricardo ou du prix nécessaire des Physiocrates) ; prix régulateurs qui ne sont pas déterminés par la concurrence mais par la valeur (ou le prix de production) et, au contraire, régularisent la concurrence. Le prix est une norme issue de la production, centre de la concurrence donc aussi base des comportements et en ce sens régulateur. La question est alors de savoir si cette norme peut se constituer seulement dans la production pour s'appliquer ensuite au marché ou si la réduction des travaux concrets en travail abstrait n'exige pas l'intervention du marché, ce qui obligerait à renoncer à la dichotomie production-marché pour concevoir leur unité.

Il nous paraît en effet que la théorie marxienne de la détermination du prix contient une contradiction que Marx n'assume pas et n'explique pas correctement. Sa théorie de la marchandise conduit logiquement à faire une place à la valeur d'usage, donc à l'influence de la demande sur cette valeur d'usage et sur la détermination et la formation du prix et de la valeur. Par contre, son exposé de la formation du prix dans la circulation tend à vider de tout contenu cette formation pour n'en faire qu'une matérialisation d'une valeur définie préalablement dans la seule production. D'un côté, la formation du prix doit faire intervenir, dans son principe, la production et la circulation, de l'autre,

---

10

Marx y fait (rarement) allusion mais en la sous-estimant puisqu'elle n'agit pour lui que sur les prix sans affecter les valeurs, et est donc transitoire et équilibrante . Confer : "Le côté de la concurrence momentanément le plus faible est aussi celui où l'individu agit indépendamment de la masse de ses concurrents et souvent contre elle ; ce qui rend justement l'interdépendance plus sensible . Par contre, le côté le plus fort affronte toujours l'adversaire comme unité plus ou moins homogène" . Le Capital, Livre 3, op .cit . ; t. 1, p. 208 .

dans ses développements, Marx réduit les effets de la circulation aux fluctuations erratiques des prix de marché autour du prix normal.

Pour le montrer, nous raisonnons dans un premier temps comme si, en mode de production capitaliste, avec concurrence des capitaux et des producteurs, le prix se fondait directement sur la valeur. Le découpage entre prix normal expression de la valeur et prix normal de production n'est plus considéré comme découpage historique entre formation du prix en économie marchande précapitaliste et en économie capitaliste mais comme découpage entre l'étude de la détermination essentielle et celle de sa spécification. Marx, quand il suppose que les prix effectifs se forment sur la base de la valeur et non du prix de production, estime que la concurrence des producteurs est mode de réalisation de la loi de la valeur, en matérialisant l'abstraction des travaux concrets hétérogènes, leur transformation en travail social abstrait. Cette concurrence aligne le prix sur la norme de production (quantité de travail socialement nécessaire) et soumet les rapports de marché aux conditions de production. On a donc, pour cette première étape (prix normal défini sur la base de la valeur et non du prix de production) un schéma très clair : la valeur se détermine dans la production, le prix normal se forme sur le marché en s'alignant sur la valeur par l'intermédiaire de la concurrence des producteurs.

On peut admettre que Marx, dans le Livre I, élimine le rôle du marché. Bien qu'il note, explicitement ou implicitement, la façon dont le marché intervient comme mode de socialisation (explicite) du travail, il pose une hypothèse simplificatrice : il suppose que la marchandise produite rencontre une demande. C'est une hypothèse nécessaire à partir du moment où il analyse l'échange de deux marchandises. Le problème de l'excédent de marchandises par rapport à la demande ne peut être résolu que dans le cadre de l'analyse de masses de marchandises donc du capital social. Ainsi, les propositions de Marx ne sont apparemment admissibles que dans le cas d'un équilibre entre offre et demande, d'une adaptation parfaite des rapports de consommation (et donc de répartition) à ceux de production. L'intervention de la concurrence des producteurs prend alors un aspect purement fonctionnel. Dans la formation du prix normal (toujours supposé égal à la valeur), la concurrence est le moyen d'arriver à l'estimation du travail socialement nécessaire conçu comme coût de reproduction de la marchandise. Si la masse des producteurs évalue à 100 la dépense de travail mort, il sera difficile à d'autres et même en principe impossible de l'estimer à 120. Mais le niveau moyen de 100, s'il s'établit sur la base des conditions de production, dépend aussi de la valeur d'usage et de son évolution. Bien sûr, si l'on suppose égalité entre production et consommation, apparemment le problème est résolu. En cas de non équilibre il ne l'est pas .

En expansion quand la demande tire l'offre, la valeur d'usage sociale des marchandises produites est forte et peut permettre la validation d'une dépense de travail égale à 120 et non à 100. En crise et chute de la demande on retombera à 70, voire moins. La concurrence des producteurs ne peut donc être séparée de l'évolution de la valeur d'usage sociale.

Au fond, cependant, le problème est-il seulement un problème de prix ex post ? La difficulté ne concerne-t-elle pas déjà les prix ex ante ? Que veut dire en effet l'idée d'égalité entre production et consommation, qui semble réserver la difficulté aux cas de déséquilibre ? Elle n'est qu'égalité relative, relative au niveau du prix proposé, ici 100. Et la production et la consommation dépendent

du prix qui sera formé sur le marché . Par conséquent, l'évaluation de la dépense de travail social n'est jamais indépendante de la demande. Cela est d'autant plus important que le problème de l'estimation sociale de la quantité de travail nécessaire prend tout son sens en dynamique quand on le rapproche de la tendance au développement de la productivité du travail et devient sans solution simple y compris en cas d'équilibre offre et demande.

Il y a conflit entre cette tendance et la reproduction, la conservation de la valeur passée ; conflit entre coût de production et coût de reproduction. L'abstraction des travaux concrets concerne le travail vivant et le travail mort, et au sein de ce dernier le problème se pose différemment pour le capital circulant et pour le capital fixe, du fait de leur différence comme valeurs d'usage (la valeur d'usage du capital fixe étant par principe durable peut se modifier grandement dans le temps, sa durée de vie devenant une détermination économique et pas seulement technique). Comment alors estimer la durée de vie "normale", "sociale" du capital fixe et donc sa valeur et la valeur qu'il transmet au produit quand il y a pluralité de techniques productives ? Par conséquent, non seulement Marx suppose-t-il l'équilibre entre production et consommation mais encore "équilibre" des techniques de production, constance de celles-ci pour pouvoir déterminer les valeurs et expliquer la formation des prix.

Marx, dit-on, oppose une détermination du prix normal par l'offre à une détermination par la demande. La marchandise arriverait donc sur le marché avec une valeur. Le domaine de la circulation ne peut jouer sur cette valeur, il ne peut que faire varier le prix. On a ainsi un schéma linéaire :

production => valeur => circulation => prix

A la limite, admettons que le marché peut intervenir par oui ou non, en permettant ou en empêchant la « réalisation » de la marchandise donc en avalisant ou au contraire en détruisant sa valeur. Mais traiter de réalisation est, dans les analyses marxistes, très équivoque et très réducteur. Le terme de réalisation est utilisé par Marx pour désigner le passage de la potentialité à la réalité. Une valeur d'usage se réalise dans la consommation, de valeur d'usage potentielle elle devient valeur d'usage réelle. De même pour la valeur. Ce passage peut être traité comme seulement qualitatif (la valeur se réalise ou devient nulle, disparaît, ne se réalise pas) ou n'inclut pas aussi un aspect quantitatif (la valeur potentielle se transforme en valeur réelle inférieure ou supérieure)?

En réalité, la circulation intervient de plusieurs façons. Tout d'abord, en sélectionnant les objets qui seront transformés en marchandises, les travaux privés concrets qui deviendront travail social abstrait, donc en avalisant ou non le travail dépensé pour produire ces objets. Mais on ne peut concevoir cette situation comme un simple mécanisme d'acceptation ou de refus, un choix par oui ou non (ce qui est souvent le cas des adeptes de la conception marxiste de la marchandise) . Il faut aller plus loin car, en général, le problème n'est pas de savoir si les objets A deviendront ou non marchandises mais quelle masse

---

11

On peut admettre que la production est préalable, que les marchandises sont de toutes façons matérialisées avant que le prix ne se forme et que la production ne dépend pas du prix mais on est bien obligé d'admettre que le niveau de la demande sera fonction de ce prix .

12

Confer les analyses en termes de "contrainte de réalisation de la valeur". Pour nous, la circulation ne se borne pas à "réaliser" quelque chose de préexistant. Elle participe à la formation de la valeur.

d'objets A et à quel taux. Car jamais un objet produit ne rencontre de demande strictement nulle.

Nous ne pouvons plus raisonner comme dans l'analyse de l'échange faite par Marx au Livre I ; il faut passer à l'analyse de la circulation de masses de marchandises. Le problème est bien un problème de valeur moyenne (ou sociale et non plus individuelle) de la marchandise élément d'une masse de marchandises. *La circulation contribue donc à déterminer la valeur.*

La circulation joue et sur les prix et sur les valeurs. Quand la demande varie accidentellement, entraînant des oscillations des prix autour de la valeur, c'est bien de variations des prix qu'il s'agit. Les procédés de production restent les mêmes, l'équivalence entre travaux différents n'est pas mise en cause. Mais la circulation peut influencer sur les valeurs. C'est tout le sens de la démarche de Marx consistant à développer le concept de valeur pour le spécifier dans le mode de production capitaliste, le développer en valeur de marché. La circulation ne peut bien entendu fixer à elle seule le niveau de la valeur. Elle joue sur une base fournie par le procès de production. Le produit arrive en effet sur le marché avec un prix proposé par le vendeur. Ce prix a pour base la valeur du produit telle qu'elle a été avalisée jusque là. Cette valeur correspond au temps de travail précédemment considéré comme socialement nécessaire. L'influence de la circulation s'exerce donc sur un donné .

Mais cette valeur proposée n'est pas forcément validée par le marché. La force de travail sociale, la force de travail de la société a été affectée d'une certaine façon à la couverture des besoins sociaux, des besoins de cette même société. L'adéquation qui existait précédemment peut être remise en cause puisque ce n'est qu'a posteriori qu'une régulation productionbesoins existe. Et puisque, et les besoins et surtout la production ont changé. La société peut donc estimer que trop de travail a été dépensé dans tel secteur, pas assez dans tel autre . . . Telle ou telle quantité de travail dépensé ne sera pas socialisée. Les valeurs vont changer. L'influence de la circulation sur la valeur ne fait que condenser l'influence de l'ensemble des conditions économiques (notamment des conditions de la répartition et de la consommation) mais aussi sociales (goûts et préférences mais également représentations, opinions, évaluations subjectives, systèmes de valeurs).

### Schéma 3

---

13

"Elle (la valeur) représente à la fois le rapport dans lequel elle va s'échanger avec d'autres marchandises et celui dans lequel elle s'est déjà échangée dans la production contre d'autres marchandises (temps de travail matérialisé) ; elle peut s'échanger parce qu'elle est quantitativement déterminée". Karl Marx "Grundrisse. Fondements de la critique de l'économie politique", Editions Anthropos, 1967, t.1, p.75

Si tout objet, pour devenir marchandise, doit faire la preuve de son utilité, s'il n'y a pas de valeur sans valeur d'usage, c'est dire aussi qu'on ne peut séparer production et échange (production et circulation), valeur et valeur d'échange. On est alors obligé de dire pour rester conséquent avec la théorie de la marchandise que la valeur ne se constitue pas seulement sous l'influence de la production. Le marché intervient dans la détermination de la valeur, a fortiori dans sa formation (formation au sens qu'elle a dans formation des prix). Inversement, refuser tout rôle au marché conduit logiquement à une approche en termes de prix de production (au sens néoricardien) où, si l'on raisonne sur les prix et non des valeurs (peu importe ici), les prix sont totalement coupés de la réalisation et la répartition, étant donnée de façon exogène n'expriment que des techniques de production.

### 3 La formation des prix en économie capitaliste

#### le prix normal de production.

Les problèmes de détermination que nous venons de rencontrer vont bien évidemment se retrouver quand on suppose que la valeur se métamorphose en prix de production. On sait qu'ils se compliquent même puisque s'y ajoutent les "erreurs de Marx" relatives à la transformation. Nous voudrions seulement montrer ici que, même en faisant abstraction de celles-ci, la formation des prix normaux de marché sur la base des prix de production pose dans la problématique marxienne des questions non résolues.

On supposera donc qu'on peut se placer dans un cadre d'équilibre où, à la fois, la somme des profits et des plus-values d'un côté, des prix et des valeurs de l'autre, peuvent s'égaliser tandis que la production et la consommation s'équilibrent, hypothèses donc les plus favorables à Marx. Le prix normal de marché est supposé égaliser le prix de production. Il ne peut se former qu'à la suite d'une proposition des vendeurs acceptée ou non par les acheteurs ; puis de fluctuations liées à la concurrence des vendeurs et à celle des acheteurs. Il faut d'abord fonder la proposition initiale. Et, pour le théoricien, en rendre compte en précisant au moins la logique de l'évaluation des offreurs. Evaluation d'une somme puisque telle est la nature concrète du prix de production :  $P_p = C_m + V_m + (C'_m + V_m) r$ . Il faut ensuite expliquer comment cette évaluation se rapproche du juste prix, c'est-à-dire du prix de production lui-même, tel qu'il doit émerger du système de prix d'équilibre (système qui égalise taux de profit en prix et en valeur, avec égalité de la somme des profits et de celle des plus-values, et assure l'égalisation des taux de profit de branches et l'unicité du prix pour un même produit).

<sup>14</sup>

Cette conception technologiste de l'analyse marxienne est illustrée par Morishima qui écrit que l'agrégation des valeurs est préférable à celle des prix car le résultat ne dépend pas des fluctuations du marché mais uniquement des conditions technologiques de production (M. Morishima, *Marx's Economics, A dual theory of value and growth*. Cambridge University Press. 1973).

<sup>15</sup>

Avec  $P_p$ , prix normal de production ;  $C_m$  coût moyen (ou social) en travail mort ;  $V_m$  en capital variable ;  $C'_m$  avance moyenne de capital constant ;  $r$  taux moyen de profit.

<sup>16</sup>

De même que dans l'analyse marginaliste de la formation des prix nous devons expliquer comment l'entreprise qui se fonde sur le coût marginal arrive à égaliser le prix ex ante fixé sur cette base avec le prix d'équilibre de marché.

Ce processus d'ajustement prix du marché - prix normal de marché défini par le prix de production d'équilibre met en cause la concurrence des producteurs, celle des acheteurs et les rapports offre-demande, donc aussi l'évaluation par les acheteurs de la valeur d'usage des marchandises proposées et éventuellement de leur prix normal de production, enfin celle des capitaux. C'est dire la complexité de la formation du prix et l'étendue du terrain théorique laissé en friche par Marx .

Partons du prix comme somme de coûts et de profit. Il faut évaluer  $C_m$ ,  $V_m$ ,  $C'_m$  et  $r$ . Évaluer  $C_m$ ,  $V_m$  et  $C'_m$  pose les problèmes déjà rencontrés dans le point précédent. Il ne s'agit pas d'évaluer des dépenses techniques de travail mais des dépenses sociales. Ou si l'on préfère, rien ne garantit que les coûts monétaires encourus dans la production seront automatiquement ratifiés par le marché. Sauf à postuler l'équilibre préalable et l'absence de modification des techniques, de la demande, des goûts ; . . . ce qui contredit l'idée de Marx selon laquelle le système suit une tendance endogène à "révolutionner" la base de la production sous l'effet de la loi d'accumulation .

Si Marx construisait le concept de valeur de marché pour rendre compte de la dialectique circulation-production dans la détermination de la valeur, il faut introduire un concept correspondant quand la valeur se métamorphose en prix de production. Mais ce concept est justement celui de prix de production, dans la mesure où ces prix s'appliquent à des capitaux marchandises fractions du capital marchandise social, c'est-à-dire à des objets sociaux (et non à des marchandises individuelles comme dans le Livre I). Nous sommes donc obligés d'entendre le prix de production comme un "prix de production de marché", c'est-à-dire que lui aussi dépend de l'unité production - circulation, du besoin social exprimé, des rapports offre-demande (bien entendu il ne se confond pas avec les prix de marché, exprimant l'ensemble des déterminations à un moment donné). Les coûts de production sont différents pour chaque producteur, le capital avancé également. L'unité production-circulation détermine un coût de production social qui s'impose comme norme et un montant de capital avancé social. Chaque producteur ne vend pas à un prix  $c_1 + v_1 + (K_1 + v_1)r$ ,  $c_2 + v_2 + (K_2 + v_2)r$ , . . . mais à un prix de production  $c_s + v_s + (K_s + v_s)r$  s'établit, représentatif des conditions dominantes de production compte tenu de la demande et des rapports de consommation (conditions dominantes qui ne sont pas forcément les conditions moyennes). *La circulation ne joue ainsi pas seulement sur les prix de marché mais déjà sur les prix de production.*

Cela veut dire qu'on doit réexaminer le schéma théorique selon lequel il y aurait d'abord la production qui déterminerait la quantité sociale de plus-value ou de profit et ensuite la circulation qui répartirait entre capitaux cette quantité par la concurrence ; ou la production qui déterminerait la somme des valeurs et

17

"Ce qui, deuxièmement, distingue spécialement le mode capitaliste de production, est que sa fin immédiate et son moteur déterminant est la production de plus-value. Le capital produit essentiellement du capital ; il ne le fait que dans la mesure où il produit de la plus-value. La production centrée sur l'obtention de valeur et de plus-value implique la tendance permanente à ramener le temps de travail nécessaire à la production d'une marchandise, c'est-à-dire sa valeur, au dessous de la moyenne sociale existant à chaque moment donné. Cette tendance à réduire le coût de production à son minimum devient le levier le plus puissant en vue d'accroître la force productive sociale du travail". Le Capital, Livre 3, op. cit., t. 3, p. 255 .

18

les notations  $c_s$ ,  $v_s$ ,  $K_s$ , désignent les valeurs « sociales » et non individuelles.

ensuite la répartition en prix de cette somme ; ou encore la production qui donnerait le taux de plusvalue social ou le taux moyen de profit et la concurrence qui, après, permettrait à chaque capital d'obtenir ce taux. Pour ce qui est du taux de profit, des problèmes de même ordre se posent en effet. Comment se forme le  $r$  de la formule du prix de production ?

Deux aspects au moins créent des difficultés. Il y a tout d'abord la question du niveau du taux moyen de profit et de la formation de ce taux ; il y a ensuite celle de l'uniformité ou de la différenciation des taux par branches. Le taux de profit exigé par un producteur n'a aucune raison de correspondre a priori au taux de profit moyen d'équilibre. A supposer que la somme des profits puisse être définie simplement comme la somme des plus-values et qu'il suffise de diviser cette somme par la valeur totale du capital constant et variable avancé, le producteur ne connaît ni le montant de la plusvalue globale ni celui du capital social avancé. Quant à utiliser le taux de profit en vigueur jusque là et censé être le taux moyen, il n'y a aucune raison que le système reproduise le même taux, sauf, là encore, à postuler une situation d'équilibre stationnaire. Ce qui est contredit maintenant par l'autre grande tendance invoquée par Marx, celle à la baisse du taux de profit général. Il faut donc admettre que l'entrepreneur revendique un certain taux de profit comme il revendique une certaine évaluation de ses coûts. Quand les marchandises arrivent sur le marché, il existe déjà un système de prix légué par la période antérieure. Proposer les marchandises à ces prix, c'est proposer une certaine évaluation des coûts de production et un certain taux de profit ; plus précisément, cela implique une valeur d'échange moyenne de la force de travail, une structure des salaires relatifs, un niveau moyen des prix, une valeur du capital constant (notamment fixe) avancé et consommé, un ensemble de procédés de production. Les prix d'offre ne représentent donc pas seulement une revendication de profit mais aussi une revendication de réalisation de la valeur passée du capital. C'est d'autant plus important que la dynamique capitaliste pousse à la remise en cause des valeurs passées et qu'aucun critère absolu n'existe pour évaluer la dépense de travail mort (quelle est la durée "normale" d'amortissement des équipements ?).

Si le processus de formation des prix s'ouvre par la « revendication capitaliste », interviennent ensuite des processus de normalisation ou de régulation. Le marché confirmerait-il les niveaux du profit et des coûts, c'est-à-dire le prix proposé ? Et cela à la fois par le comportement des acheteurs et par la concurrence entre vendeurs. Il peut y avoir reproduction de cet ensemble, modification partielle ou remise en cause profonde. La modification partielle provient en général de modifications dans le procès de production de certains biens (économies ou gonflements de coûts, changements des procédés). D'où des inflexions dans l'allocation des capitaux mais sans effet majeur sur le taux moyen de profit et la valeur d'échange de la force de travail. La remise en cause profonde vient d'une remise en cause de la valeur d'usage sociale d'une fraction notable du capitalmarchandise (rupture de l'équilibre antérieur offre/demande, c'est-à-dire production/répartition/consommation). La valeur d'échange des marchandises devient problématique face à celle de la monnaie, la préférence pour le capital-argent gonfle brutalement. Les temps de travail dépensés doivent être réexaminés, l'affectation de la force sociale de travail aussi. La répartition entre ce qui dans la valeur globale va au capital constant (comme amortissement et comme profit net) et va à la force de travail devient également objet de lutte. Dans  $P_p = c + v + (c' + v)r$ ,  $c$ ,  $c'$ ,  $v$  et  $r$  sont à refixer ;

la baisse du prix y obligera. En même temps, la péréquation des taux de profit est atteinte .

La question se complique encore si l'on observe que la rentabilité peut se définir synchroniquement mais aussi diachroniquement. Le taux de profit dépend d'un rapport entre grandeurs en mouvement. Appelons  $K_0$  et  $R_0$  la valeur du capital et du profit en  $t_0$ ,  $K_1$  et  $R_1$ , leurs valeurs en  $t_1$ . La rentabilité ne s'apprécie pas seulement par  $R_1/K_1$  éventuellement comparé à  $R_0/K_0$  mais aussi par  $R_1/K_0$ . Si la valeur du capital change (par suite d'une réestimation des dépenses en travail qu'il résume), la relation de la rentabilité appréciée par rapport à la valeur passée, représentative de dépenses réelles, ne peut être sousestimée. En retour, cela jouera aussi sur la formation du prix ; le taux de profit doit-il s'appliquer à la valeur nouvelle ou ancienne du capital avancé ? Et encore : dans l'estimation des coûts, quel est le taux de profit qui intervient ?

Pour ce qui est de l'uniformité ou de la différenciation, on ne peut poser a priori que les différents capitalistes vont revendiquer seulement le taux moyen, a fortiori quand ce taux moyen est encore inconnu au moment de la formation des prix et n'existe de fait qu'expost. L'égalisation éventuelle, dans la branche et entre branches, suppose un processus déterminé et implique donc de concevoir des prix de non-équilibre (convergeant éventuellement vers des prix d'équilibre si l'on précise soigneusement le processus), ou si l'on préfère des prix de non-égalité des taux de profit. Quant à la convergence, au processus d'égalisation/uniformisation, on sait qu'ils ne sont absolument pas démontrés dans un raisonnement en termes de prix de production.

### **Faire une place au marché dans la détermination et la formation des prix**

Les contradictions de Marx attestent de cette nécessité. S'il se refuse à donner au marché un rôle véritable, à certains moments de l'exposé, il est contraint de le reconnaître. Ainsi à quelques pages d'intervalle, peut-on lire :

"Si la masse de produits dépassait ce besoin (le besoin social), les marchandises devraient être vendues audessous de leur valeur de marché et, inversement, audessus si la masse de produits était insuffisante ou encore, ce qui revient au même, si la pression de la concurrence sur les vendeurs n'était pas assez vigoureuse pour les contraindre à apporter au marché cette masse de marchandises" .

"Si la quantité produite est plus ou moins grande que la demande, des écarts entre prix de marché et valeur de marché se produisent. Le premier écart est celui-ci : lorsque la quantité est insuffisante, c'est toujours la marchandise produite dans les plus mauvaises conditions qui règle la valeur de marché... Si l'écart entre demande et masse de produits croit, le prix de marché différera également, d'une façon plus importante, en plus ou en moins, de la valeur de marché" .

Et encore: "Néanmoins, si la production de cette marchandise dépasse la mesure du besoin social, une partie du temps de travail social se trouve gaspillée ; sur le marché, la masse de marchandises représente alors une quantité de travail social très inférieure à celle qu'elle contient

19

Le Capital. Livre 3, op. cit., t. 1, p. 196.

20

op. cit. t. 1, p. 201.

effectivement. . . C'est pourquoi ces marchandises doivent être vendues audessous de leur valeur<sup>21</sup> de marché : il se peut qu'une certaine fraction en devienne invendable."

Cependant, pour lui, en principe, le marché se borne à "reconnaître" la valeur, la "réaliser". La valeur est issue de la sphère de la production. Et quand Marx traite de la valeur de marché, il essaie de limiter le plus possible le rôle du besoin social, de la demande et de la valeur d'usage sociale, au risque de contredire sa propre conception de la marchandise comme unité de la valeur et de la valeur d'usage. Ainsi la concurrence capitaliste fait passer le déterminant du prix, selon lui, de la valeur individuelle de la marchandise à sa valeur de marché .

Comment peuton cependant définir la valeur individuelle des marchandises éléments du capitalmarchandise ? Que ces marchandises soient issues de travaux concrets, certes ; comment transformer ces travaux concrets en travail abstrait, en travail socialement nécessaire ? Cela est tout à fait impossible sauf à réduire le travail social à un travail concret " moyen" ; mais alors la marchandise serait explicitement socialisée sans passage par le marché, a priori, dès la production. D'où des formulations contradictoires chez Marx. Le plus souvent, la demande ne joue que sur le prix de marché, parfois au contraire elle affecte la valeur de marché. En général, l'accent unilatéral mis sur la production au détriment du marché conduit Marx à concevoir les rapports Offre/Demande, comme la concurrence d'ailleurs, comme des facteurs équilibrants. La concurrence est régulatrice en ramenant les prix aux valeurs, le rapport offre/demande est équilibrant en ramenant les prix de marché à la valeur de marché ; et, ce faisant, il tend de lui-même à perdre tout autre effet : "Le rapport de l'offre à la demande explique donc : d'une part, les seuls écarts des prix de marché par rapport aux valeurs de marché ; d'autre part, la tendance à réduire ces écarts, c'est-à-dire la tendance à annuler l'action du rapport entre l'offre et la demande"<sup>22</sup> .

La théorie marxiste du prix de marché et de la valeur de marché apparaît alors comme une théorie de l'équilibre de longue période sous l'hypothèse (forte) d'une relation bi-univoque entre coût de production et valeur d'usage. En longue période, il faut bien que le prix ait pour norme une valeur correspondant au coût de production, sans quoi la production des biens en question est abandonnée ; si l'on raisonne en termes de prix de production, il faut bien que, dans le cas d'un capital mobile, les taux de profit aient tendance à s'égaliser. Par contre, en courte période, les choses se présentent très différemment. La valeur ne dépend plus seulement de la production. Marx est déjà contraint de l'admettre pour le salaire : "D'un côté, une loi naturelle le régit : sa limite inférieure est fournie par la quantité minimale de moyens de subsistance physiquement nécessaire à l'ouvrier pour qu'il conserve et reproduise sa force de travail ; donc cette limite est fixée par une quantité déterminée de marchandises . . . La valeur réelle de sa force de travail s'écarte de ce minimum vital ; elle ne dépend pas seulement des besoins physiques, mais aussi des besoins sociaux qui se sont développés au cours de l'histoire et sont devenus une seconde nature. Mais dans chaque pays, à une période donnée, ce salaire moyen régulateur est une grandeur donnée".

---

<sup>21</sup>  
id. p. 202.

<sup>22</sup>  
id. p. 205.

Marx admet ici que l'écart (durable) valeur réelle valeur minimum de la force de travail ne s'explique pas par la production. Il ne peut se matérialiser que par l'efficace du rapport de forces vendeurs/acheteurs de force de travail, rapport qui prend la forme d'un rapport offre/demande ; rapport qui conditionne et le salaire moyen et la structure des salaires relatifs. De plus, à partir du moment où l'on distend le rapport salaire/coût de reproduction de la force de travail, on introduit un élément d'arbitraire (c'est-à-dire des degrés de liberté pour intégrer les autres déterminants) qui se répercute dans tout le système des prix de production. La réduction des travaux complexes en travail simple ne peut plus se faire, même à long terme, en fonction de normes absolues issues de la reproduction et, par voie de conséquence, il en est de même pour la transformation des travaux concrets différents en travail abstrait. En particulier, l'arbitraire de la structure des salaires relatifs se retrouve dans l'arbitraire de la structure des prix relatifs.

Réhabiliter le marché ne signifie pas que production et circulation jouent nécessairement de façon analogue et à égalité (comme l'offre et la demande néoclassiques). La production demeure la base car la circulation se déduit des conditions de la production, mais des conditions générales de la production et pas seulement des conditions propres à la production du bien en question. De plus, dans la demande existent aussi des types de déterminations différents : des déterminations essentielles (la demande exprime un état donné de la répartition comme un état donné de la conjoncture : le rapport offre-demande différera pour des raisons de fond en phase d'expansion et en phase de crise ou de dépression) ; des déterminations contingentes (les variations au jour le jour de la demande n'ont évidemment pas la même signification). Par conséquent, la formation des prix dépend aussi des conditions macroéconomiques de la demande (d'où l'intérêt pour cela de la théorie keynésienne).

Tout cela ne nous donne pas pour autant une théorie de la formation des prix (même dans hypothèse où le prix normal correspond à la valeur et non au prix de production). Articuler conditions générales de la production, conditions particulières de production de chaque bien, circulation suppose une nouvelle construction ; construction qui permette par exemple de distinguer fluctuations des prix autour d'une valeur et variations des valeurs, donc de construire une théorie des prix hors situation d'équilibre. En tout cas, cela oblige à rompre définitivement avec toute conception selon laquelle la valeur ou le prix de production seraient déterminés par une simple sommation de dépenses de travail concret. Il n'y a aucune norme absolue a priori indiquant quel est le "vrai" temps de travail dépensé pour produire tel bien ou le juste coût de production ou le montant normal de capital à avancer et rémunérer dans telle production. Et la concurrence ne peut être conçue naïvement comme un processus ramenant automatiquement les prix de marché aux normes a priori.

Rendre compte de la formation de la valeur et du prix c'est nécessairement intégrer conditions de la production et conditions de la circulation. Une détermination purement physique (ou technique) ne peut convenir et convient d'autant moins que l'économie est complexe, avec des marchandises nombreuses et différenciées, des travaux hétérogènes. On comprend que dans le capitalisme classique de Marx le caractère général soit

normalement dominant (d'où la pertinence de l'égalisation) . Les marchandises sont extrêmement banales et très peu différenciées (textile, acier, fonte), les technologies rudimentaires, les barrières à l'entrée inexistantes (faible montant de capital, PME). La rentabilité dépend avant tout du taux d'exploitation et la concurrence des capitaux est un puissant facteur d'égalisation. Les capitaux sont relativement homogènes. Par contre dans le procès de production moderne, il n'en est plus de même. Le temps de travail général (scientifique, d'organisation, ...) importe de plus en plus, les technologies sont de plus en plus sophistiquées et particulières, la part des moyens de production grandissante, alors que le temps de travail immédiat de l'ouvrier n'est plus le centre du processus productif.

Définir des normes de production qui se transformeront sur le marché en normes d'échange et qui correspondent, comme normes, à des situations d'équilibre ne peut suffire à constituer une théorie de la formation des prix. Il faut aussi une analyse des ajustements qui transforment d'éventuels non-équilibres en équilibres, donc une analyse de l'alignement des prix de marché sur le prix normal ; de la formation et de l'égalisation des taux de profit, de l'évaluation des coûts, des rapports offre/demande et des comportements des consommateurs, bref une analyse de la concurrence et du marché. Et celle-ci ne peut venir entièrement après la théorie des prix de production d'équilibre sans la remettre en cause, surtout dans une démarche qui se veut dialectique, où la détermination en dernière instance par la production ne peut éliminer toute efficacité des rapports de consommation et d'échange.

C'est aussi un préalable pour intégrer la monnaie. Le schéma marxien que nous avons reconstitué est, pour l'essentiel, amonétaire en réduisant la monnaie à son rôle d'étalon, de numéraire. Cela provient sans doute de ce qu'il raisonne implicitement en termes de normes d'équilibre (une fois de plus son interprétation en termes néo-ricardiens pousse cette logique jusqu'à son terme). Réintroduire la création de monnaie de crédit implique d'admettre que celle-ci joue sur la demande, productive et improductive, donc sur l'offre et la demande, sur leur équilibre et leurs déséquilibres et par conséquent sur la formation des valeurs et des prix. Tenir compte de la monnaie et des conditions de la circulation, ce n'est pas nécessairement tomber dans le contingent, faire de la valeur quelque chose d'instable en permanence et d'indéterminé. La demande n'est pas le "contingent" face à l'offre qui serait le "déterminé".

Le développement de la théorie de la marchandise pour comprendre ses formes contemporaines oblige ainsi à dépasser la construction marxienne. Il convient de refuser la réduction que Marx fit de son projet en abandonnant la conception dialectique de la marchandise comme être double, valeur et valeur d'usage, au profit d'une régression vers la théorie classique de la valeur-travail. Contrairement à ce que postulait Marx le capitalisme n'est pas passé du régime de la valeur d'échange à celui de la valeur. La rupture avec une théorie techniciste et énergétiste de la dépense de travail et de la mesure de cette dépense conduit à repenser les processus d'évaluation sociale des contributions à la production sociale et de normalisation qui s'en déduisent. A

côté du monde des dépenses techniques de travail s'ouvre l'espace des représentations et des évaluations sociales de l'utilité comme du coût des travaux sociaux. Les représentations sont plurielles et concurrentes. Elles ne sont pas purement subjectives comme le pense la théorie néo-classique de la souveraineté du consommateur individuel mais traduisent les rapports de force, et, in fine, l'aptitude des dominants à imposer – par la force et l'idéologie – leur propre système de représentation et d'évaluation, leur propre hiérarchie des valeurs individuelles et sociales, des utilités sociales, des pénibilités sociales, des rémunérations associées, bref des mérites, dans la concurrence pour le partage du surplus social. La domination s'y manifeste parce qu'elle ne peut se suffire d'une domination matérielle dans le procès de production. Ignorer les enjeux des représentations marchandes et du processus de constitution sociale des systèmes de normes empêcherait toute analyse critique du capitalisme contemporain.

Christian Barrère

Principales publications concernant le thème traité, la formation des prix :

***Crise du système de crédit et capitalisme monopoliste d'Etat.*** 268 p. Economica. Paris.1976

***Prix réels et prix monétaires..*** 22 p. Economie Appliquée. tome XXXVIII. 1985 n°1

***Hypothèses keynésiennes et dynamique des prix.*** Colloque Keynes aujourd'hui. Paris 1.1983. 20p. version française chez Economica 1985 (pp. 393-412) et version anglaise chez Macmillan 1986.

***Modèle du Capital et lectures du capitalisme contemporain.*** 21 p. Actuel Marx. n°3. 1988.

***Penser le marché.*** 23 p. Actuel Marx. n°9.1991.

***Une problématique keynésienne pour l'économie industrielle ?*** in Nouvelles perspectives de la macroéconomie.. pp 93 à 108. Publications de la Sorbonne. 1995